

de sucre, tel que celui que vous avez sous les yeux. Le procédé est à-peu-près le même que pour la fabrication du sucre de moût de raisin; la différence consiste à enlever la peau de la prune, ce qui se fait en échaudant le fruit; on en ôte le noyau, puis on remet le fruit dans une grande chaudière avec deux fois autant d'eau; on le réduit, par ce procédé, en une pâte visqueuse dont on obtient un sirop au moyen de la presse, comme on obtient l'huile lorsqu'on fait des pains de chenevis; l'opération est du reste la même que pour le moût de raisin.

J'ai l'honneur de vous saluer.

F. BORNBERG.

N. B. Le sucre joint à cette lettre est d'un goût excellent il a la blancheur du sucre ordinaire d'Orléans, et il est aussi bien cristallisé.

### V A R I E T E S.

*Longi sophista Pastoralia Lesbica sive de amoribus Daphnidis et Chloes; poema erotico-poimenicon e textu graeco in latinum numeris heroicis deductum; cui accedit metaphrasis cujus verba genuinis auctoris verbis consonant. Operam utrique operi navavit P. Petit-Radel, doctor regens in priori, professor clinices in recentiori saluberrimaque Facultate Medica Parisiensi, etc. (1)*

La Gazette de France a dernièrement annoncé que M. Courier, savant helléniste, avoit trouvé à Florence un manuscrit complet du roman de Longus; et M. Renouard, libraire, connu par ses belles et excellentes éditions, a donné de grands détails sur cette découverte, dans une brochure intitulée: *Notice sur une nouvelle édition de la traduction française de Longus, par Amyot, et sur la découverte d'un fragment grec de cet ouvrage.* Cet événement littéraire est si intéressant, que mes lecteurs ne me pardonneront pas d'annoncer le Longus de M. Petit-Radel, sans leur parler de celui de M. Courier.

Dans le premier livre du roman de Longus (2), il y a une lacune. Moll avoit cru qu'il ne manquoit que quatre mots; sept mots avoient paru à M. Dutens un supplément suffisant; mais ils se trompoient tous deux: cette lacune étoit beaucoup plus grande, comme Jungermann, Villoison et M. Schæfer l'ont parfaitement compris. En effet, on voit par la suite du récit qu'il devoit être question, dans le morceau perdu, d'un bain, d'un baiser, et d'un présent fait à Chloé par le bouvier Dorcon.

Les manuscrits de Paris, consultés par Villoison, n'avoient offert aucun secours, et les érudits n'espéroient guère que l'on pût trouver dans les bibliothèques d'Europe ce supplément que M. Courier a eu le bonheur de découvrir dans celle de Florence.

M. Courier est un ancien officier d'artillerie qui, au milieu des camps et parmi les embarras de l'état militaire, a trouvé le moyen de cultiver la littérature grecque. On connoît de lui quelques morceaux où il a montré une connoissance si profonde de la langue, qu'on seroit tenté de croire que cette étude, qui n'a pris que ses loisirs, a été l'unique occupation de toute sa vie. Se trouvant à Florence l'année dernière, il eut le désir de consulter un manus-

crit de la Bibliothèque de Médicis, dans lequel, parmi plusieurs autres ouvrages (3), se trouvoit le roman de Longus. Il s'attendoit sans doute à n'y trouver que quelques variantes plus ou moins bonnes, résultat ordinaire de ce genre de recherches; les philologues seuls peuvent concevoir l'agréable surprise, le plaisir délicieux qu'a dû lui causer la découverte d'un fragment de plusieurs pages.

Au reste, M. Courier doit lui-même s'étonner beaucoup que ce bonheur lui ait été réservé; car le manuscrit étoit fort connu, et avoit été déjà plus d'une fois examiné par des hommes très-érudits. Le P. Montfaucon en avoit donné une notice dans son *Diarium Italicum* (pag. 365); le docteur Cocchi s'en étoit servi fort long-temps; et comme il travailloit sur les romans grecs, il devoit naturellement avoir la fantaisie de collationner Longus, et de vérifier si, par hasard, le manuscrit ne seroit pas plus complet que les imprimés; enfin, dans ces dernières années, ce précieux volume avoit été fort long-temps entre les mains du savant M. de Furia, qui en a tiré les *Fables d'Esopé*, dont il a publié une fort belle édition. On conçoit à peine que des hommes si habiles, et d'une érudition si curieuse, aient pu laisser après eux quelque chose à découvrir.

Jusqu'ici, pour des raisons que j'ignore, M. Courier n'a point publié le texte de ce fragment; il s'est contenté d'en insérer la traduction dans une nouvelle édition du Longus d'Amyot; qu'il a fait imprimer à Florence avec de nombreux changements. Sa traduction est écrite en vieux langage; on croit, en la lisant, lire encore Amyot, tant il a su habilement imiter la naïve simplicité et les formes surannées de son modèle.

M. Courier est assez connu pour que l'on puisse me croire sur ma parole, et personne, j'en suis sûr, ne me contesterait les éloges que je lui donne; mais je veux les justifier, autant pour mon plaisir que pour celui de nos lecteurs, qui ne seront pas fâchés d'avoir un extrait de ce fragment très-curieux, et sur-tout très-rare. — M. Courier n'a fait tirer l'édition qu'à 60 exemplaires, qui ne sont même pas tous encore distribués.

Le fragment commence par le bain de Daphnis: « Il se mit au bord de la fontaine à laver ses cheveux et son corps. Chloé le regardoit, et alors elle s'avisait qu'il étoit beau; et comme elle ne l'avoit point jusque-là trouvé beau, elle s'imagina que le bain lui donnoit cette beauté. Puis le soir, retournant au logis, elle pensoit à Daphnis, et ce penser là étoit commencement d'amour. Bientôt elle n'eut plus soucy ni souvenir de rien que de Daphnis, et de rien ne parloit que de lui. Ce qu'elle éprouvoit, elle n'eut su dire ce que c'étoit, simple fille nourrie aux champs, et n'ayant ouï en sa vie le nom seulement d'amour. Son ame étoit oppressée, et malgré elle bien souvent ses yeux s'emplissoient de larmes. Elle

(3) M. R. dit que ce manuscrit contient quatre ouvrages grecs, y compris le roman de Longus; cette assertion manque d'exactitude. Ce manuscrit, qui porte le numéro 94, renferme vingt-deux ouvrages différens. Les plus importants sont les romans de Longus et d'Achilles Tatius; ceux de Xéophon d'Ephèse et de Chariton d'Apbrôdise, copiés autrefois par le docteur Cocchi; des Fables d'Esopé; d'une édition antérieure à celle de Maximus Planudes; les Lettres de St. Grégoire de Nazianze; etc. (Voy. M. de Furia, prolegom. des Fables d'Esopé, pag. 19.)

guerre; plus haut est le Temple de la Gloire, au milieu d'une riche campagne; et au sommet de la montagne, le Temple de l'Hymen, où l'on arrive par des chemins semés de fleurs. Les décorations d'architecture, les figures et les transparens de la place de l'Hôtel-de-Ville, sont aussi de fort bon goût.

*Entretiens sur la Théorie de la Peinture, pour aider aux progrès des jeunes personnes qui cultivent cet art; par M. Voisart, de l'Athénée des Arts.*

Ce petit ouvrage, consacré aux jeunes personnes, remplit bien et très-convenablement sa destination; mais par cela même que l'auteur n'y expose que des théories fort simples, à la portée de la jeunesse, son livre n'est pas de ceux sur lesquels l'analyse et la critique aient beaucoup à faire.

M. Voisart pense que les femmes ne peuvent réussir à un certain point dans la peinture du genre historique, non que la nature leur ait refusé plus qu'aux hommes le génie et l'aptitude suffisans pour cela, mais parce qu'elle leur a imposé des devoirs et des mœurs dont le soin doit passer avant tout, qui sont incompatibles avec les études nécessaires au peintre d'histoire. Les autres genres de peinture et de dessin, les fleurs, l'ornement, la nature inanimée, le paysage, et même le portrait, à la manière des peintres en portraits, sont pour elles, sans nul inconvénient, une source d'agrément et d'utilité, soit que la fortune leur permette de n'en faire qu'un objet de distraction, soit qu'elle les oblige à y chercher un moyen honnête d'existence.

Parmi les procédés de la peinture, la gouache, l'aquarelle et le pastel lui semblent pour les femmes préférables à la peinture à l'huile, dont le travail est plus long, plus pénible, et l'odeur souvent nuisible à la santé. Le travail tranquille et sédentaire de la gravure

peut encore offrir une ressource aux femmes, bien que la force et la fermeté de main qu'elle exige soient souvent un obstacle à leur succès dans ce genre. Telles sont en général les opinions très-saines répandues dans les divers entretiens dont se compose l'ouvrage de M. Voisart, et dans lesquels il expose en peu de pages l'origine de la peinture, ses progrès et son histoire jusqu'à nos jours, la théorie du clair-obscur du dessin, de la couleur, de la lumière naturelle et artificielle, de la composition pittoresque et de ce qu'on appelle l'invention. Puis vient un chapitre de la poétique de l'art, sur le titre duquel je ne puis me dispenser de faire une remarque.

Le mot poétique, pris ainsi substantivement, n'est pas, comme l'auteur paroit l'avoir entendu, synonyme de poésie; il s'emploie pour signifier un traité sur l'art de la poésie, et quoi qu'on pût dire par une sorte de métaphore une poétique de la peinture, au lieu d'un traité sur la partie de l'art de la peinture qui procède de l'imagination, on ne peut pas dire qu'il y ait de la poétique dans le dessin, l'effet de l'ombre et la lumière d'un tableau.

D'autres entretiens traitent des différentes écoles de peinture, de leur origine des caractères qui les distinguent, des grands maîtres qui les ont fondées ou illustrées.

On ne fait pas un livre sur les arts sans parler du beau. L'auteur des Entretiens donne aussi son chapitre du beau.

M. Voisart définit le beau, considéré dans la nature humaine, un composé de ce qui est bon et de ce qui est agréable: « Car, dit-il, mieux les membres seront proportionnés, plus ils seront agréables et souples, et agiront avec facilité; or, plus ils agiront, plus ils se développeront et acquerront de force, ou seront bons, c'est-à-dire qu'ils deviendront d'autant plus propres à la fonction à laquelle ils sont destinés par la nature, ou du moins en donneront le sentiment à ceux qui les apercevront. S'ils sont tels, les membres seront en